

PETITES JOIES, GRANDS BONHEURS

Me voilà revenu depuis un mois d'un voyage d'exploration sur les bords du Nil. Je suis heureux de revoir la patrie et les bien-aimés qu'une longue absence m'a appris à plus tendrement chérir, à mieux apprécier. C'est au foyer de ma sœur Pauline que j'aime à me reposer de mes fatigues, près de ma chère petite sœur, ma seule famille maintenant, et qui fut la première compagne de mes jeux d'enfant, la confidente discrète de mes joies et de mes tristesses de gamin.

Je l'avais quittée, au lendemain de son mariage avec un de mes amis, tranquille sur son avenir et je viens de la retrouver jeune femme et jeune mère aussi heureuse qu'il est possible de l'être en ce monde.

En revoyant Pauline j'ai été frappé des changements que le temps apporte en chacun de nous, changements imperceptibles à nos sens habitués. La jeune fille que j'avais quittée s'est pour ainsi dire transformée, pendant mes deux ans d'absence. Si elle a gardé toutes les qualités et tous les défauts que je connais si bien, ces défauts et ces qualités subissent des transformations profondes, et faut-il l'avouer ? ce sont ses défauts surtout qui m'ont tout d'abord frappé. Elle est restée gaie, j'en suis charmé, elle aime toujours le monde, mais trop, beaucoup trop à mon avis, au reste, encouragée par son mari, aussi fier qu'elle de ses succès.

Aussitôt arrivé et installé, j'ai dû entendre conter par lui, par elle, tous les plaisirs mondains auxquels ils ont pris part cet hiver ; et combien on s'était amusé ! combien on avait joui de la vie ! de cette bonne vie facile de gens riches et bien portants. Pauline me décrit ses toilettes avec une coquetterie exagérée pour un homme qui, ayant rencontré dans ses courses maints peuples au costume plus que sommaire, n'attache pas une importance capitale à de telles puérités. Puis elle critique ses amies, rit de leurs rivalités et de leurs jalousies. Son penchant à la malice que j'ai souvent encouragé autrefois s'est exagéré, il me semble, et je me le reproche, et j'en souffre.

Je m'inquiète de la voir s'agiter dans le vide de la vie mondaine, et je trouve son mari aussi insouciant, aussi inconscient qu'elle. Est-ce que je me serais trompé sur ma sœur, pense-je souvent ? Je la savais un peu malicieuse et coquette comme presque toutes les jeunes filles, et... la plupart des jeunes gens ; mais je lui connaissais un cœur très tendre, très porté aux douces joies tranquilles et durables de la famille. Cependant je la retrouve jeune mère et elle parle à peine du bébé qu'elle devrait aimer par-dessus tout. Au contraire, les fêtes, les bals, le spectacle, la jalousie de ses amies, un tas de mesquineries, emplissent sa jolie tête.

Il me souvient pourtant qu'au lendemain de mon arrivée, elle m'a pris par la main et m'a fait entrer dans une chambre attenante à la sienne, la chambre de nounou et de bébé, et là, dans un berceau blanc et rose elle m'avait montré le chéri dormant "à poings fermés". C'était bien le cas de le dire, car ses menottes aux doigts pelotonnés reposaient sur la couverture. En silence nous avons contemplé la tête blonde, je l'ai effleurée d'un baiser et en regardant ma sœur je vis, sur toute sa personne, une telle expression de bonheur contenu, dans ses yeux une flamme si pure de sentiment maternel que je me sentis pénétré de respect et de joie.

L'été venu, nous partîmes tous pour la campagne. Mon beau-frère possède, dans Eure-et-Loir, un château entouré de pelouses et d'un parc immense. Là, je fus très désagréablement surpris de reconnaître que la vie mondaine allait continuer par des invitations de chasse, des visites entre voisins, des garden-parties, des rally papers.

"Mon Dieu, pensais-je, ces gens-là font d'eux-mêmes la plus terrible des critiques. Par leur besoin de mouvements et de distractions ils avouent hautement leur nullité, le vide de leur esprit et de leur âme, puisqu'ils ne trouvent aucun plaisir dans leur propre compagnie."

Et au milieu du roulement continu des invités de passage, je me fis une petite vie à part, gardant devers moi des heures de repos et de solitude.

Le plus cher de mes plaisirs à la campagne, c'est de me lever tôt pour faire une promenade dans le parc. La beauté des matins d'été me ravit en me pénétrant d'impressions trop ténues pour être analysées, mais dont la multiplicité et la qualité donnent à l'âme cette fraîcheur qui lui permet de goûter dans toute leur plénitude les petites joies quotidiennes, comme aussi de supporter avec plus de force les petits chagrins de chaque jour.

Un samedi que je revenais d'une course matinale, je fus soudain arrêté, à l'entrée du parc, par le spectacle le plus charmant et le plus inattendu. Dissimulé derrière un gros chêne je regardai véritablement ravi. A quel-

ques pas de moi, je voyais ma sœur Pauline, vêtue d'une robe blanche, son chapeau de jardin à la main, cachée derrière le tronc d'un marronnier énorme, avançant la tête et semblant guetter quelque chose ou quelqu'un.

Elle souriait sans coquetterie aucune et je la trouvais mille fois plus jolie que je ne l'avais jamais vue. En face d'elle, dans l'allée sablée qui, après avoir contourné les pelouses, s'enfonçait dans le parc, venait bébé, courant de toute la force de ses petits pieds encore incertains et inhabiles, les bras tendus vers la chère maman qu'il avait vu disparaître. Derrière lui, se tenait nounou, les mains en avant toutes prêtes à le retenir au moindre faux pas, comme on voit l'ange gardien, ailes éployées au-dessus d'un enfant, dans les images pieuses.

Je vous assure que rien n'est plus gracieux, plus reposant qu'une scène de la vie de famille ainsi surprise, et je jouissais pleinement en artiste et en poète de l'harmonie que je découvrais dans l'ensemble de ce petit tableau. Les arbres protecteurs semblaient verser une ombre plus délicate par cette matinée particulièrement chaude ; les fleurs échantonnées d'un massif à quelques pas de ma sœur, géraniums, verveines, héliotropes, jetaient une note gaie sur le vert de la pelouse, et parfumaient la tiédeur de l'air. Puis par-dessus tout, la chère petite fleur animée de chair blanche et rose, s'essayant à marcher, et sur laquelle veillaient ces doux hommes, la mère et la nourrice, toutes deux jeunes, fraîches et saines, emplissait ce coin de parc de mouvement et de vie humaine.

Pendant longtemps ainsi continua le jeu. La mère

fuyait d'un arbre à l'autre, et le tout petit recommençait à la chercher en suivant le sillage de sa robe blanche pour se pendre à sa jupe quand il l'avait trouvée. Et c'était alors un bruit de baisers, de rires, d'exclamations qui faisaient se taire les oiseaux.

Quand je les vis prêts à rentrer, je me montrai. Pauline ne parut pas surprise de me voir et me prit le bras pour revenir au château.

"Hâtons-nous, dit-elle, je serai en retard pour le déjeuner, et mes invités..."

— Bast ! pour une fois que tu t'occupes de ton fils on peut bien te pardonner.

— Une fois ?... mais tous les matins depuis que je suis à la campagne, nous sortons ensemble quand le temps le permet. Ah ! si tu savais comme il est devenu fort depuis un mois le chéri !... et ses jolies quenottes poussent... mais regarde-moi donc ses grosses joues aux belles couleurs. A-t-il vraiment l'air d'un enfant que sa mère délaisse ?

— Non, non, mais je te voyais si absorbé par tes devoirs de mondaine !"



Pauline s'était cachée derrière le tronc d'un marronnier. (P. 25, col. 2.)